

La Lettre d'Archimède

L'actualité de l'Eldo vue par un spectateur

N° 84 — 29 octobre 2016

Sommaire

[Ta'ang](#)

[L'eau à la bouche : Mademoiselle, par Moyocoyani](#)

[Courrier de spectateur : La Fille inconnue, par JLRoy](#)

[Le film mystère # 84](#) — [La solution du film mystère # 83](#)

[En bref et en vrac](#) — [Prochains rendez-vous à l'Eldo](#)

Sans nul doute, les deux principales sorties cinématographiques étaient cette semaine à l'Eldorado. Tout d'abord, *Moi, Daniel Blake* de Ken Loach que Moyocoyani vous avait présenté dans [la précédente Lettre](#), Palme d'or sans surprise mais bien maîtrisée, qui pointe l'efficacité toujours améliorée d'un système d'exclusion où l'humain n'est qu'un dossier à déclasser ou un rouage sans initiative. Film kafkaïen, y compris dans son dénouement, et dont vous ne devez pas manquer les premières minutes qui m'ont rappelé, par inversion, l'expérience de Turing pour définir l'intelligence artificielle qui a été évoquée récemment dans le cadre des *Grandes Figures des TIC*. Quant au second film, *Ta'ang*, maintenant sous-titré *Un peuple en exil entre Chine et Birmanie*, je l'avais très brièvement évoqué cet été ([Lettre # 69](#)) après l'avoir découvert aux Rencontres de Laignes. Je l'ai revu avec un plaisir renouvelé et j'ai envie de le traiter ici plus longuement. Je laisserai ensuite la parole à Moyocoyani qui a déjà vu le nouveau film du cinéaste coréen Park Chan-wook, *Mademoiselle*, qui sort mercredi prochain, puis à JLRoy qui m'a écrit au sujet de *La Fille inconnue* sur lequel il pose un regard d'homme de l'art médical.

TA'ANG



un film de Wang Bing

Avant d'entrer dans le vif du sujet concernant *Ta'ang*, il me semble important d'évoquer les conditions dans lesquelles le film fut produit. En février 2015, alors qu'il filmait *Bitter Money*, documentaire sur trois jeunes ayant migré à Shanghai — film présenté dans la sélection Horizons de la dernière Mostra de Venise où il a gagné un prix —, Wang Bing apprit qu'un conflit avait éclaté en Birmanie et qu'une population issue de la minorité ta'ang était en fuite et avait franchi la frontière chinoise. Immédiatement, il partit rejoindre les réfugiés en voiture avec l'opérateur Shan Xiaohui, le producteur exécutif Wang Di et deux caméras. Le tournage de *Ta'ang* débutait dès le lendemain de leur arrivée. Les trois hommes devaient être discrets car filmer était interdit dans la région, et, effectivement, les militaires chinois ont parfois chassé l'équipe ou confisqué temporairement le matériel — habitué à prendre des précautions sur certains de ses précédents tournages, Wang Bing mettait en sécurité les cartes mémoires pour éviter qu'elles ne fussent effacées lors d'un contrôle. Étant tenu par cette nécessaire discrétion, Wang Bing préféra n'utiliser qu'une seule caméra, Shan Xiaohui et lui se relayant, et il privilégia les tournages de nuit, moins repérables par les soldats. Une autre difficulté fut de communiquer avec les réfugiés. Ils étaient en général accueillants, mais seul Wang Di, originaire de Yunnan, comprenait les différents dialectes utilisés par les Ta'angs. Wang Bing et Shan Xiaohui ont dû le plus souvent filmer sans saisir la teneur des discussions.

De tous les films de Wang Bing que j'ai pu voir, *Ta'ang* est celui dont j'ai le plus ressenti la fragilité, et ce avant d'en connaître les conditions de production que je viens de vous résumer. La sensation de fugacité du moment, de son unicité, est encore plus présente ici que dans ses précédents documentaires. Comme à son habitude, Wang Bing n'indique en introduction ou en conclusion que le contexte qui lui semble nécessaire. Aucun commentaire ne nous

explique ce que nous devons comprendre. En sortant de la séance, nous n'en savons pas plus sur les raisons géopolitiques du conflit ou de l'organisation de la prise en charge des réfugiés qu'en entrant. L'objet de *Ta'ang* n'est pas là. Wang Bing poursuit l'exploration des marges historiques et sociales de la Chine contemporaine qu'il a entreprise depuis *À l'ouest des rails* (铁西区; 2002), s'intéressant ici à des migrants venus d'un pays voisin, les Chinois étant exceptionnellement peu présents, semblant fuir le champ quand ils s'y retrouvent par mégarde. De la masse s'extraient quelques figures anonymes, Wang Bing ne recourant pas à l'incrustation de noms de personnes qu'il avait utilisée dans *Les Trois Sœurs du Yunnan* (三姊妹; 2012) ou *À la folie* (瘋愛; 2013).

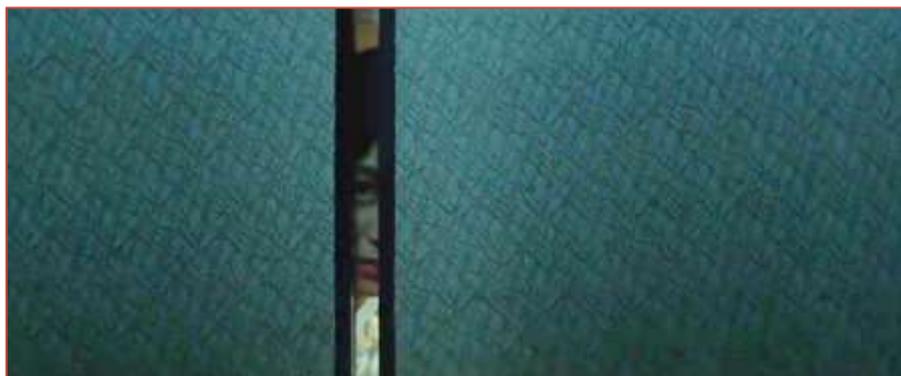
Il y a deux temporalités distinctes dans *Ta'ang*, celle du jour et celle de la nuit. La première est celle de l'activité incessante, des cris des enfants, du bruit des travaux quotidiens, des moteurs et de l'artillerie. Wang Bing saisit l'animation des camps, les hommes qui construisent les abris ou qui fument, les femmes qui cuisinent, les enfants qui observent ou qui jouent. Il suit ceux qui vont plus avant dans le pays, apprenant à récolter la canne à sucre pour gagner un peu d'argent ou cherchant un lieu pour se loger. Il y a constamment du mouvement mais nous avons le plus souvent l'impression que les groupes font du sur-place. C'est comme un équilibre instable, une suspension due aux forces qui tiraillent les réfugiés, d'une part l'envie de retourner chez eux ou, à défaut, au camp aménagé sur la frontière qui les en rapproche, la nécessité de fuir les combats d'autre part.

La nuit est plus paisible. Les plus jeunes dorment, fatigués par les jeux, les marches, la tension de la journée. Les femmes tentent de se reposer dans les abris de fortune s'il y reste de la place, auprès d'un feu sinon. Le sort de ceux qu'elles ont été contraintes d'abandonner, la crainte d'un avenir incertain, les privations les tourmentent. Parfois une conversation téléphonique les rassurent, partiellement, temporairement. Le sommeil les fuit jusqu'à ce que les corps s'affaissent, épuisés. En attendant, la parole se délie, chacune raconte les lieux qu'elle a laissés, les proches qu'elle a quittés, la violence dont elle a été témoin, les rumeurs entendues. De jour comme de nuit, Wang Bing filme des individus dans la tourmente. Il observe la solidarité qui naît entre eux, pour construire un abri, pour transmettre les informations, ou, simplement, par une écoute réciproque.

Le cinéaste ne met pas en scène, ne pose pas de question, ne force aucun geste. Il attend au milieu des réfugiés — aucun de ses précédents documentaires n'avait autant de regards vers la caméra. Quand quelques personnes se retrouvent autour d'un feu, l'image se fait magnifique rappelant la force mystique des compositions nocturnes de Georges de La Tour. Pourtant, lorsque la flamme faiblit, Wang Bing n'intervient pas, laissant les ténèbres envahir le cadre, les silhouettes s'estomper, ne captant plus que les paroles jusqu'à ce qu'un des protagonistes n'alimente à nouveau le foyer. Dans la longueur des plans, il réussit à transmettre ce que les mots ne peuvent décrire complètement — la lassitude, l'indécision, l'inquiétude d'un regard, la paradoxale gaïté d'un enfant qui rit ou qui imite le bruit de l'artillerie lors d'un bombardement proche. Encore une fois avec *Ta'ang*, Wang Bing donne la parole et l'image aux « sans noms », oubliés de l'Histoire et de l'Actualité.

Archi

MADemoiselle



un film de Park Chan-wook
sortie à l'Eldorado mercredi prochain

Quand le réalisateur d'Old Boy annonce qu'il adapterait Fingersmith de Sarah Waters, personne ne fut réellement surpris : son amour de l'outrance, se disait-on, se marierait bien avec ce roman saphique se déroulant à l'époque victorienne, riche en situations troubles, en péripéties mélodramatiques et en retournements de situation radicaux. En le transposant dans la Corée colonisée par le Japon des années 1930, Park Chan-wook s'aventurerait ainsi sur des terrains aussi glissants que l'homosexualité, la lutte des classes, la condition féminine, l'éducation de

l'enfant à la sexualité, les rapports entre le Japon et la Corée... Un terreau idéal pour un réalisateur provocateur.

Il est alors frappant de se retrouver devant Mademoiselle et sa douceur. Certes, il est question d'une servante cherchant, avec un complice feignant d'aimer ladite Mademoiselle, de la tromper et de la ruiner avant de l'envoyer à l'asile, et les protagonistes s'avèrent vite aussi corrompus les uns que les autres, mais cette corruption s'accompagne souvent d'une sincère sensibilité, et jamais elle n'est ressentie comme un excès destiné à susciter trouble et tension, comme c'était le cas dans Stoker, et plus généralement dans le reste de la filmographie du réalisateur coréen.

Mademoiselle jongle avec ce que d'autres auraient perçu comme des pistes de réflexion dangereuses en refusant de les aborder autrement que pour leur intérêt dramatique, pour le cadre qu'elles posent ou la motivation qu'elles créent aux personnages. Cela contribue à la richesse d'un arrière-plan historique et psychologique que l'on a peu l'habitude de voir traiter avec tant de finesse, sans tentative grossière d'amener des éléments au premier plan pour

prétendre nous enseigner quelque chose. Tout est ici mis très simplement au service d'une histoire d'autant plus prenante qu'elle renonce même à la série de rebondissements de la deuxième partie du roman pour conserver, avec un certain réalisme, une tendresse rare chez un réalisateur plus habitué aux mécaniques sordides destinées à perturber le spectateur qu'à tant de lisseur.

Lisseur n'est cependant pas platitude : dire Park Chan-wook adouci dans son premier film « d'époque » n'est pas le taxer d'académisme. Épaulé par ses deux compagnons de toujours, le chef op' Chung Chung-hoon et le compositeur Jo Yeon-wook, il livre un film où la magnificence de la photographie et la colorimétrie chaude sont soutenues par la délicatesse de la musique, et où chaque plan transpire l'amour de la beauté dont ses créateurs étaient animés.

On s'émerveille donc devant ces scènes plus léchées que maniérées, plus élégantes qu'académiques, où la sexualité elle-même est filmée avec une sensibilité qui évoque davantage *Love* que *La Vie d'Adèle* plutôt qu'avec le voyeurisme plus habituel à ce type d'imagerie. Ce rapport à la fois direct et trouble aux corps est également présent dans les scènes de lecture où Hideko doit faire découvrir à des aristocrates des extraits d'une littérature pornographique poétiquement détournée mais explicite : l'attachement à l'articulation de la lectrice et au magnétisme produit sur les auditeurs rappelle puissamment une autre scène similaire, la description érotique de l'accident de James Dean par Elias Koteas dans le *Crash* de Cronenberg. Dans les deux cas, les faits ont moins d'importance que les mots, qui ne valent que par la force des sentiments qu'ils suscitent dans le public, et nous-mêmes, spectateurs de ces spectateurs, peinerions à ne pas être émus de leur excitation.

Park Chan-wook ne s'est pas assagi au sens où la notoriété et l'âge l'auraient détourné de ce qui faisait le sel de ses autres réalisations : son film paraît plus sage en comparaison parce qu'il y cherche autre chose que la simple sophistication visuelle et la fulgurance dramatique, un appel à la vie et à sa beauté auquel il est difficile de rester insensible.

Moyocoyani

LA FILLE INCONNUE



un film de Jean-Pierre et Luc Dardenne

Enfin un film sans musique de fond, celle qui accompagne désormais tous les films, surtout les médiocres qui passent à la télévision, musique identique pour accompagner les reportages sur les régions ou les animaux... Mais, pour décrire la vraie vie, les bruits ambiants sont plus adéquats, et *La Fille inconnue* est exemplaire à ce sujet.

L'héroïne est un médecin qui n'a pas encore grandi. Elle deviendra médecin au contact de la vie et de l'importance qu'elle a. Il lui faut apprendre aussi à être présente pour répondre aux appels. D'où sa décision de transporter sa literie dans son cabinet, première mesure qui

était consensuelle à l'époque où le cabinet du médecin était aussi son habitation.

La fonctionnarisation des esprits les assujettit désormais aux horaires et à l'esprit des salariés, l'heure c'est l'heure, on se barre et on laisse le travail inachevé sur l'établi si on se déconnecte de son entreprise. On réclame des horaires alors qu'il n'y en avait pas auparavant. On prend pour excuse la sécurité des malades, il faut être en bonne forme pour répondre à leurs exigences.

Bien sûr elle a des excuses de ne pas répondre alors que le cabinet est fermé. Mais elle est là, et elle aurait dû répondre, simplement pour ne pas risquer d'être en non-assistance à personne en danger. Dure avec son stagiaire, elle a fauté là où il allait ouvrir. Il peut être dégoûté de voir ainsi gâcher le travail et briser sa vocation.

On n'est pas médecin de famille, généraliste, sans avoir forgé son besoin d'être à la hauteur. On l'est quand on a vécu des épreuves qui vous ont incité à exercer ce métier.

La fille inconnue lui a servi de Passion et de renaissance. Épurée, renforcée, elle est prête.

JLRoy

LE FILM MYSTÈRE # 84

Santa Sangre, que l'Eldorado a repris récemment dans la rétrospective consacrée au cinéaste Alejandro Jodorowsky, a, de l'aveu même du réalisateur chilien, une ressemblance thématique « totalement



frappante » avec le film mystère. Les spectacles populaires, la difformité physique, la sensualité féminine, la jalousie malade, la folie et le crime se retrouvent dans les deux œuvres. Le personnage principal du film mystère (le manchot dans le photogramme de la page précédente) est lanceur de couteaux dans un cirque, tout comme Orgo, le père de Fenix dans *Santa Sangre*.

Pour jouer, envoyez le titre du film mystère et le nom de son réalisateur par mail à archimede@cinema-eldorado.com ou déposez la réponse en indiquant le numéro du film mystère, votre nom et des coordonnées (de préférence une adresse électronique) dans l'urne située dans le hall de l'Eldorado **avant le vendredi 4 novembre minuit**. Deux bulletins seront tirés au sort parmi les bonnes réponses et feront gagner chacun deux places de cinéma à leur auteur. Bonne chance !

LA SOLUTION DU FILM MYSTÈRE # 83



Bravo à tous ceux qui ont reconnu *La danza de la realidad* (2013) d'Alejandro Jodorowsky, et spécialement à Jean-Michel B. que le sort a distingué et qui emporte donc les deux places gratuites en jeu. Le jeune acteur attaqué par l'étoile est Jeremías Herskovits, né à Buenos Aires, ayant suivi ses parents à Melbourne à l'âge d'un an et demi, puis à Santiago à six. Il a été repéré par une directrice de casting pour jouer Alejandro enfant dans *La danza de la realidad* et *Poesía sin fin* (2016) avant de laisser le personnage devenu jeune homme à Adan Jodorowsky, né en 1979. Ce dernier avait débuté sa carrière au cinéma en interprétant Fenix enfant dans *Santa Sangre* (1989),

puis il joua dans divers films dont *Les Araignées de la nuit* (2002) de Jean-Pierre Mocky et *2 Days in Paris* (2007) de Julie Delpy. Il est aussi présent dans *La danza de la realidad* où il interprète un anarchiste.

EN BREF ET EN VRAC

- Le festival de courts métrages, **Fenêtres sur courts**, débutera le 12 novembre prochain. La nouveauté de l'année : une séance quotidienne présentée par le critique Patrick Leboutte sur *Le Documentaire, un art d'avant-garde* du lundi 14 au vendredi 18, à 18 h. Plan9, l'association organisatrice du festival, tient une permanence à l'Eldorado les mercredi 2, samedi 5, mercredi 9 de 14 h à 20 h, et les vendredi 4 et 11 de 17 h 30 à 20 h. Le programme y est disponible.
- The Social Network* de David Fincher, troisième film présenté dans la cadre des **Grandes Figures des technologies de l'information et de la communication**, est reporté d'une semaine et sera donc diffusé le 5 décembre au lieu du 28 novembre, toujours à 18 h et toujours suivi d'une discussion avec Éric Heilmann, professeur à l'université de Bourgogne.
- Préventes en cours** pour les séances spéciales de *Nouveau Monde* (3/11), *La Sociologue* et *l'ourson* (4/11) et *On revient de loin (Opération Correa 2)* (9/11).
- Attention ! Dernières séances** d'*Apnée*, *La Fille inconnue* ([Lettre # 82](#)), *Olli Mäki* ([Lettre # 83](#)) et *Poesía sin fin* ([Lettre # 81](#)).

PROCHAINS RENDEZ-VOUS À L'ELDO

Novembre

- Jeudi 3, 20 h 15** : *L'Épargne citoyenne au service d'une économie solidaire* : projection de **Nouveau Monde**.
- Vendredi 4, 20 h 15** : séance de *La Sociologue et l'ourson* en présence d'Arnaud Alessandrin, sociologue.
- Samedi 5, 10 h** : *Balade dans l'histoire du cinéma n° 17* (5 €).
- Mercredi 9, 20 h 15** : séance de *On revient de loin (Opération Correa 2)* en présence de la réalisatrice Nina Faure.
- Dimanche 13, 11 h** : **Fenêtres sur courts**, compétition régionale (6 €).
- Lundi 14, 18 h** : **Fenêtres sur courts**, *Le Documentaire, un art d'avant-garde 1* (4 €).
- Lundi 14, 20 h** : **Fenêtres sur courts**, compétition Europe n° 1 (6 €).
- Mardi 15, 18 h** : **Fenêtres sur courts**, *Le Documentaire, un art d'avant-garde 2 : 1927-1933 : Du geste documentaire comme avant-garde*, épisode 1 (4 €).
- Mardi 15, 18 h** : **Fenêtres sur courts**, compétition Europe n° 2 (6 €).
- Mardi 15, 20 h** : **Fenêtres sur courts**, compétition Europe n° 3 (6 €).
- Mercredi 16, 18 h** : **Fenêtres sur courts**, *Le Documentaire, un art d'avant-garde 3 : 1927-1933 : Du geste documentaire comme avant-garde*, épisode 2 (4 €).
- Jeudi 17, 18 h** : **Fenêtres sur courts**, *Le Documentaire, un art d'avant-garde 5* (4 €).
- Jeudi 17, 20 h** : **Fenêtres sur courts**, *Zombie zomba* (6 €).
- Vendredi 18, 18 h** : **Fenêtres sur courts**, *Le Documentaire, un art d'avant-garde 1* (4 €).
- Vendredi 18, 20 h** : **Fenêtres sur courts**, *Nuit de l'animation* (10 €).
- Samedi 19, 20 h** : **Fenêtres sur courts**, *Soirée de clôture* (6 €).
- Vendredi 25, 20 h 15** : *Qu'est-ce qu'on attend ?* en présence de la réalisatrice Marie-Monique Robin.
- Samedi 26, 10 h** : **Atelier éducatif cinéma**, spécial « Montage et étalonnage » (10 €, inscription obligatoire).

Ta'ang. Un peuple en exil, entre Chine et Birmanie (*Ta'ang* ; Hong Kong, Chine, France ; 2016 ; 2 h 27 ; couleur), réalisé par Wang Bing, produit par Mao Hui et Wang Yang. Image de Wang Bing et Shan Xiaohui, montage d'Adam Kerby. Distribué par Les Acacias, sortie française : 26 novembre 2016.

Mademoiselle (*아가씨*) ; Corée du Sud ; 2016 ; 2 h 25 ; couleurs ; 2.35:1 ; Dolby Digital), réalisé par Park Chan-wook, écrit par Chung Seo-kyung et Par Chan-wook d'après *Du bout des doigts* (*Fingersmith* ; 2002) de Sarah Waters, produit par Park Chan-wook et Syd Lim. Musique de Cho Young-wuk, décors de Ryu Seng-hee, image de Chung Chung-hoon, montage de Kim Sang-bum et Kim Jae-bum. Avec Kim Min-hee (Hideko), Kim Tae-ri (Sooke), Ha Jung-woo (le comte), Cho Jin-woong (Kouzuki). Distribué par The Jokers et BAC Films, sortie française : 1^{er} novembre 2016. **Prix Vulcain de l'artiste technicien** (*Ryu Seong-hee*) au **Festival de Cannes 2016** ; **2^e place du long-métrage le plus populaire au Festival international du film de Melbourne 2016**. **Interdit aux moins de 12 ans avec avertissement.**

La Fille inconnue [nouvelle version] (Belgique, France ; 2016 ; 1 h 46 ; couleur, 1.85:1 ; Dolby 5.1), écrit et réalisé par Jean-Pierre et Luc Dardenne, produit par Jean-Pierre Dardenne, Luc Dardenne et Denis Freyd. Image d'Alain Marcoen, montage de Marie-Hélène Dozo, son de Jean-Pierre Duret, décors d'Igor Gabriel, costumes de Maïra Ramedhan-Levi. Avec Adèle Haenel (Jenny Davin), Olivier Bonnaud (Julien), Jérémie Renier (le père de Bryan), Louka Minnella (Bryan), Christelle Cornil (la mère de Bryan). Distribué par Diaphana Distribution, sortie française : 12 novembre 2016.

Cinéma Eldorado

21, rue Alfred de Musset
21 000 DIJON

Site Web : <http://www.cinema-eldorado.fr>

Courriel : eldo@wanadoo.fr

Twitter : [@CinemaEldorado](https://twitter.com/CinemaEldorado)

Facebook : [CinemaEldorado](https://www.facebook.com/CinemaEldorado)

La Lettre d'Archimède

Site web :

<https://cinemaeldorado.wordpress.com/la-lettre>

Courriel : archimede@cinema-eldorado.com